

Histoires de vacances (extrait)

Jacky et Arlette étaient les deux seuls enfants du hameau, frère et sœur qu'un an ou deux séparaient à peine, et censés perpétuer son fragile avenir, qu'ils ne perpétueraient jamais, d'ailleurs, puisque le seul rescapé, le garçon, y fait aujourd'hui figure de *Dernier des Mohicans* ou d'espèce en voie de disparition au milieu de la troupe envahissante des vacanciers restaurateurs de granges et de bâtiments en ruines, ou poseurs de caravanes et autres cabanes dans un pré, mais pour l'heure, l'un et l'autre étaient plutôt préoccupés à rythmer à leur manière la vie quotidienne, c'est à dire pour l'essentiel garder les quatre vaches ou le petit troupeau de moutons de leurs parents, les aider en accomplissant de petits travaux, et s'adonner surtout, dès lors qu'ils en avaient le loisir, à divers jeux et autres espiègleries avec les gamins de la ville venus là comme moi pour les vacances ou pour le week-end, et je me rappelle surtout comment le dénommé Jacky, en dehors de la persécution qu'il exerçait, à l'instar de Marcel, sur le vieux Paul, s'adonnait à son jeu favori, jeu hebdomadaire puisqu'il s'agissait d'accueillir l'épicier du village qui venait invariablement tous les jeudis soirs, avec sa camionnette Citroën grise à la carrosserie de tôle ondulée, apporter aux autochtones et aux premiers estivants venus renforcer la population locale, tous les produits de première nécessité tels que savon de Marseille, paquets de lessive, boîtes de sardine ou de thon, huile, café, sucre et autres, et sitôt qu'il entendait à l'entrée du hameau, à l'heure fatidique de l'arrivée du commerçant ambulant, le bruit de moteur confirmant son entrée en lice, on le voyait partir en courant vers la croisée des chemins où le brave homme allait ouvrir son épicerie provisoire et une fois sur les lieux, la main en porte-voix devant la bouche, le visage ostensiblement tourné vers les ruelles du hameau d'où monterait dans un instant la clientèle, tel un héraut médiéval, un chanteur d'opéra ou un chef de meute, il criait de toutes ses forces, et de sa voix rauque, à l'adresse de toute la population, et en s'égosillant autant qu'il le pouvait, : *Conaud l'épicier ! Conaud l'épicier !* et le brave commerçant, ainsi annoncé par la meilleure des publicités qui soit, faisait semblant, malgré la hauteur du ton et la force du rythme qu'il imprimait à son annonce, de ne rien entendre, affectant de mépriser par son silence cette insupportable provocation, et il se contentait d'émettre un rictus étrange, mais qui en disait long sur l'étendue de son désespoir, devant la répétition hebdomadaire de cette farce enfantine, et au bout d'un moment, il finissait cependant par lui faire connaître son mécontentement par quelques paroles de réprimande mais Jacky ne s'en inquiétait guère, et outre qu'il ne limitait pas son agression à cette première annonce, qu'il poursuivait jusqu'à l'arrivée des premiers clients, les autres jours, et en son absence, il persistait à l'appeler par ce sobriquet peu aimable, si bien que je n'ai jamais su quel était le nom véritable de cet homme, qu'il n'avait jamais voulu me dire, et lorsque je lui en parlais j'en étais réduit à le désigner par ce nom de *Conaud* et encore aujourd'hui, plus de quarante ans après, au moment où j'écris ces lignes, et alors qu'il est sans doute mort et enterré, et que je me le remémore, avec sa blouse grise d'épicier, son crâne chauve et son crayon posé sur l'oreille à la manière des boutiquiers d'autrefois, il reste toujours pour moi *Conaud l'épicier* et il le restera aussi longtemps qu'un lecteur voudra bien lire ces lignes, tragique destin d'un brave commerçant de campagne venu dans un hameau pour rendre service et gagner honnêtement sa vie, et qui se retrouva, par l'espièglerie insensée d'un petit paysan, et la passion tout aussi folle d'un autre enfant devenu écrivain à raconter des histoires, baptisé à jamais de *Conaud*.